

Les années médicales lyonnaises de Rabelais*

par Alain BOUCHET **

Le nom de Rabelais évoque l'écrivain génial de la Renaissance, l'auteur de *Gargantua et Pantagruel*. On oublie souvent qu'il fut médecin et qu'il exerça à Lyon une activité hospitalière à temps plein pendant 27 mois, de novembre 1532 à février 1535.

Les recherches sur le passé médical de Rabelais sont rendues difficiles par la rareté des documents objectifs, mais, à travers les souvenirs de l'Hôtel-Dieu de l'époque, on peut dresser un panorama de la médecine pratiquée à Lyon, et tenter de faire revivre, en quelques pages, le séjour de celui qui se qualifia lui-même de "*lyonnais par le cœur*".

Tout porte à croire que Rabelais a été attiré dans notre ville par la réputation de l'imprimerie, qui va connaître un essor considérable durant tout le XVI^e siècle. Au début de l'année 1532, Rabelais trouve un emploi de "*correcteur*" d'imprimerie chez l'allemand Sébastien Gryphe, natif de Souabe, dont les presses sont situées à l'angle des rues Mercière et Thomassin. Il fait partie de la petite équipe de l'atelier qui comprend quatre à cinq personnes : le maître-imprimeur, le compositeur qui, devant sa casse compose le texte, et deux ou trois ouvriers qui manient la presse.

Installé à Lyon, Rabelais va habiter rue Dubois, entre Saint-Nizier et les Cordeliers, qui devait son nom paraît-il, à un maréchal-ferrant, Michel Duboys. On y trouvait des corroyeurs, qui apprêtaient le cuir, au grand dam des habitants incommodés par l'air nauséabond. Vital de Valous a découvert en 1881, sur les registres municipaux, que Rabelais était inscrit au "*pennonage*" de cette rue, sorte de milice urbaine (il y en avait 35 à Lyon, autant que de quartiers), chargée d'assurer la garde et le guet : on n'imagine pourtant guère le médecin s'accommodant des obligations d'une telle fonction !

Peu de temps après son arrivée à Lyon, l'écrivain va faire paraître chez Sébastien Gryphe ses premiers ouvrages. Le 3 juin 1532, dans les "*Lettres Latines*" de Jean

* Communication présentée à la séance du samedi 25 janvier 1992 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Laboratoire d'Anatomie médico-chirurgicale, Faculté de Médecine Alexis Carrel, rue G. Paradin, 69372 Lyon Cedex 08.

Manardi, médecin de Ferrare, relatives à divers sujets médicaux, la suscription donne à Rabelais le titre de "medicus". Mais la dédicace ne comporte pas de signature suivie de cette mention. Dans cet ouvrage, dédié à son ami le juriste André Tiraqueau qu'il avait connu chez les Franciscains de Fontenay, il fustige les imposteurs et les faux savants qui tuent plus de malades que la maladie, et il prône le respect du corps humain, à l'inverse de ceux qui veulent le réduire ou le mutiler.

C'est encore chez Gryphe, en juillet 1532, que Rabelais fait paraître, comme à Montpellier, mais pour la première fois d'après le texte grec, les "Aphorismes" d'Hippocrate, et "l'Ars Parva" de Galien, dédiant son Hippocrate à Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais, en Vendée, "homme très illustre et très savant".

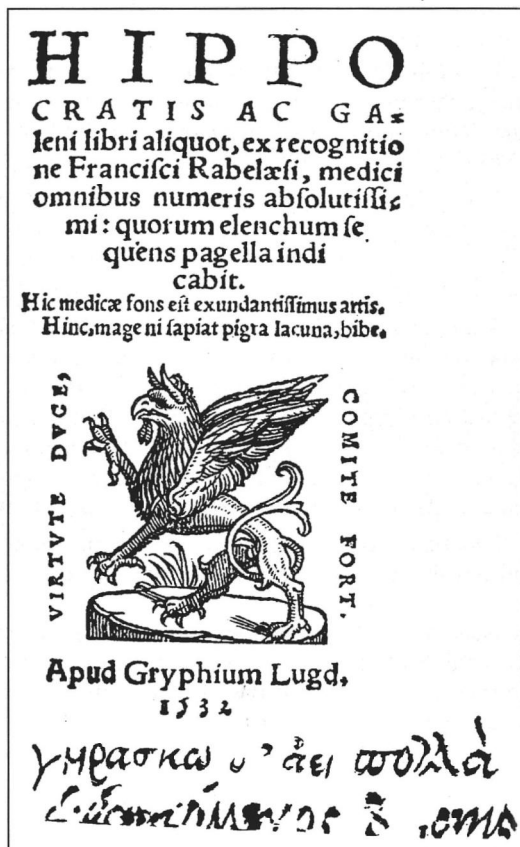
Un des ouvrages d'Hippocrate, qui aurait été annoté en grec par Rabelais lui-même, était conservé au Musée d'Histoire de la Médecine de Lyon, mais il a été subtilisé voilà plus de dix ans et sa trace n'a depuis jamais été retrouvée. Un autre exemplaire un peu identique appartient à la bibliothèque municipale de Lyon.

En raison de son caractère séditieux, Pantagruel ne pouvait être imprimé qu'à Lyon, la capitale refusant d'accueillir un livre condamné par la Sorbonne.

L'ouvrage sort le 3 novembre 1532, pendant la foire de la Toussaint : il est édité en caractères gothiques chez Claude Nourry (dit le Prince) installé rue Mercière. Après le titre original : "Horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, Roi des Dipsodes", Rabelais n'ose pas signer lui-même mais utilise un anagramme : Maître Alcofribas Nasier.

C'est à partir de cette époque que l'on peut décrire les années hospitalières de Rabelais.

Ses premiers écrits l'avaient fait connaître à Lyon, mais il est difficile d'imaginer comment un simple "bachelier" ait pu exercer la médecine à l'hôpital du Pont-du-Rhône. Un homme n'est pas étranger à cette promotion : Symphorien Champier, médecin et échevin de la ville, Recteur de l'Hôtel-Dieu. Cet érudit, ayant étudié à Montpellier, avait



"Les aphorismes" d'Hippocrate traduits en latin par Rabelais. Sébastien Gryphe, Lyon 1532. Cet ouvrage aurait été annoté en grec par Rabelais lui-même.

certainement entendu parler de Rabelais, d'autant que son fils Antoine appartenait à la même promotion que lui. Il voyait peut-être en lui un collaborateur pouvant l'aider dans ses travaux littéraires. Certains ont pensé que Rabelais avait pu jouer le rôle de "nègre" pour Champier : il convient de se garder de cette affirmation sans fondements.

Une chose est sûre : à l'âge de 38 ans (si l'on retient 1494 comme date de sa naissance) Rabelais est engagé comme médecin de l'Hôtel-Dieu le 1er novembre 1532 ; il succède à Pierre Roland. Le registre des comptes de l'hôpital du Pont-du-Rhône donne l'indication de ses gages pour le quatrième trimestre 1532 : 10 livres tournois "à raison de 40 livres par an", ce qui correspond à 20 écus d'or par an (ou 1000 sous-tournois). Eu égard à la responsabilité qui lui incombait, il faut remarquer qu'il s'agissait là d'honoraires plutôt modestes.

Grâce aux renseignements glanés par Jules Drivon, ainsi que ceux de la "*Police de l'Aumône*" (publiée en 1539 chez Sébastien Gryphe), on peut se faire une idée de ce qu'était l'hôpital au temps de Rabelais.

Le bâtiment principal, construit par le Consulat de 1478 à 1480, sur la rive droite du Rhône, perpendiculairement au fleuve, occupait l'emplacement de la chapelle actuelle, sur une surface un peu plus importante. Vaste édifice d'un étage surmonté d'un grenier, il mesurait 80 m de long sur 24 m de large, longé au nord par la rue Serpillière (qui prolongeait la rue Confort jusqu'au Rhône).

Dans la salle commune des malades, étaient fixés d'un bout à l'autre six rangs de couches avec châlits et ciels de tapisserie. Hommes et femmes étaient couchés de part et d'autre de la salle, chauffée en hiver par une grande cheminée. Dans la chapelle, située à l'ouest du bâtiment, on célébrait la messe tous les jours, et les malades pouvaient y assister de leur lit. La boutique de l'apothicaire, "*bien fournie en drogues et médecines*", occupait seulement l'emplacement d'un des lits.

Dans un autre corps de bâtiment, plus proche du Rhône et parallèle au fleuve, deux rangs de lits recevaient les parturientes et les enfants



*Le "grand Hôtel-Dieu de Lyon"
ou Hôpital du Pont-du-Rhône.
Plan scénographique de 1550.*

abandonnés, allaités par des nourrices. En tout, 74 lits qui contenaient 180 patients, soit près de trois malades par lit, ce qui était habituel à l'époque.

Dans les dépendances, on trouvait la cuisine, la boulangerie (créée en 1533, à l'époque de Rabelais), le bûcher, la lingerie et la basse-cour avec enclos pour les animaux. Contre la maison principale, un grand cloître dont la partie occidentale (côté rue du Puits Pelu) ne sera achevée qu'en 1540, cinq ans après le départ de Rabelais.

L'Hôtel-Dieu n'était pas un établissement religieux au sens vrai du terme : une vingtaine de servantes ou "*hospitalières*", sous la direction d'une "*Mère*", donnaient les soins aux malades. Il s'agissait parfois de filles repenties, anciennes prostituées, ou plus souvent de veuves esseulées. Elles avaient fait le vœu de servir les "*pauvres malades*", ce qui leur permettait de porter au bout d'un an le costume blanc, sans pour autant se prévaloir du titre de religieuse. Logées, nourries et vêtues par la maison, elles ne bénéficiaient d'aucun salaire, se contentant de cette promesse bien utile : "*la grâce de Dieu en ce monde, et le paradis à la fin*".

Quant aux malades, il s'agissait pour la moitié d'étrangers à la ville, plus nombreux pendant les périodes de foires ; pour les lyonnais d'origine, la majorité appartenait à la paroisse de Saint-Nizier. Parmi les quelques 180 patients on rencontrait, à côté des malades proprement dits, "*fiévreux*" et "*blessés*", différentes catégories d'hospitalisés :

- femmes enceintes, filant et tissant pour l'Hôtel-Dieu, et recevant une nourriture sommaire,
- orphelins en bas âge avant qu'ils soient placés dans des familles,



L'Hôtel-Dieu de Lyon à l'époque de Rabelais.

Lithographie de A. Gaillard (1847)

- personnes âgées, venues se retirer comme dans un hospice, et payant une petite pension,
- militaires, revenant des campagnes transalpines,
- passants, acceptés seulement pour trois ou quatre jours, et relativement peu nombreux.

A l'arrivée, les malades étaient enregistrés à la date du jour. On dressait un inventaire détaillé de leurs vêtements, de leurs biens personnels, voire de leurs armes. A la sortie, on restituait le tout au propriétaire ; en cas de décès, l'hôpital en prenait possession, mettant en vente les objets ainsi récupérés.

Deux maladies vont marquer le XVI^e siècle. D'abord *la peste*, qui subsistait à l'état endémique, en principe traitée à l'hôpital de Saint-Laurent-des-Vignes pour lequel Thomas de Gadagne fit construire en 1533 un nouveau bâtiment avec de belles galeries de pierre. Cet hôpital était situé sur la rive droite de la Saône, à proximité du confluent, au territoire de Siulans, devenu Choulans.

L'autre maladie *la syphilis* était traitée à l'Hôtel-Dieu ; elle avait fait son apparition en Europe à partir de 1490. Observée pour la première fois au siège de Naples, et appelée le "*mal napolitain*", elle fut importée en premier à Lyon en 1496 par les soldats de Charles VIII, de retour d'Italie. A partir de 1542, elle se propagea de manière alarmante et une chambre spéciale sera réservée pour ceux qui en étaient atteints afin qu'ils puissent observer la diète et être traités. En raison de l'origine de l'affection, Rabelais désigne ces malades sous le nom de "*napleux*" (Pantagrueline prognostication, chapitre 5).

Le personnage principal de l'hôpital était le Recteur, désigné à tour de rôle parmi les douze échevins de l'administration hospitalière, et responsable d'une gestion financière qui portait chaque année sur environ 40.000 livres. Les recettes provenaient de diverses origines : revenus des maisons louées en ville (une dizaine en 1535) et des quatre grands domaines hors-les-murs, dons particuliers, recettes des quêtes et de la vente d'objets des malades décédés.

Symphorien Champier fut l'un des recteurs, de 1533 à 1535, au cours du séjour de Rabelais, à qui il apporta son soutien. Pendant la même période il publia, peut-être en collaboration avec Rabelais, cinq ouvrages médicaux, dont le "*Myrouel des apothicaires*" en 1532, et "*L'Hortus gallicus*" en 1533.

Le médecin, n'était ni logé, ni officiellement nourri à l'Hôtel-Dieu, à part la réfection matinale. Il faisait sa visite tous les matins entre 5h et 6h, en robe et bonnet noirs. Sous la direction du recteur il examinait les nouveaux malades, prescrivait les drogues à l'apothicaire, et, s'il l'estimait utile, ordonnait au chirurgien-barbier de pratiquer la saignée ou l'opération nécessaire.

Les archives sont muettes sur tout ce qui concerne la conduite de Rabelais à l'hôpital. Mais si l'on en juge par son œuvre littéraire, on peut penser qu'il apportait à ses malades réconfort et espoir, comme dans la dédicace à Monseigneur Odet, cardinal de Châtillon, au début du Quart-Livre : "*Ainsi me suis-je accoustré, non pour guorgiaser et pomper, mais pour le gré du malade le quel je visite, auquel seul je veulx entièrement complaire, en rien ne l'offenser, ne fascher*".

S'il n'a pas révolutionné l'art médical, on peut estimer qu'il fut un bon médecin, par ses préceptes d'hygiène, et la valeur d'un régime alimentaire équilibré ; bien que peu porté sur les thérapeutiques : thériaque, sirop, pilule ou électuaire, il connaissait les propriétés des simples : nénuphar pour les femmes en couches, semence de saule pour les nonnains vicieuses, chenève, tamaris, mandragore, ciguë et bien d'autres plantes...

Pensait-il au rôle nocif de l'ergot de seigle lorsqu'il demanda en 1534 à Symphorien Champier, à l'époque où le pain constituait la base de l'alimentation des malades, de remplacer le seigle de Mysérieu en Dombes par du froment : "*qui composesera seul le pain des pauvres*" ?

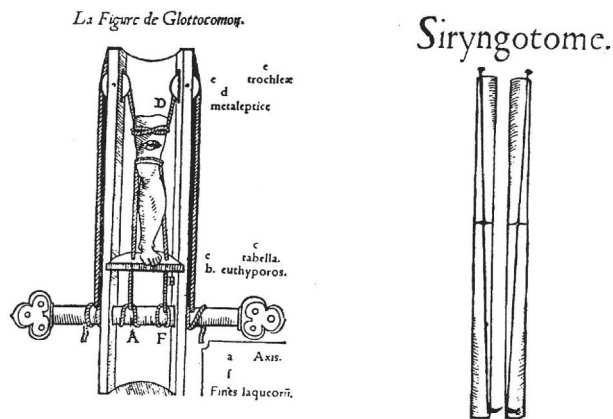
Le rôle du nouveau médecin modifia-t-il favorablement la mortalité hospitalière ? On peut en douter, bien que certains aient calculé que pendant le séjour lyonnais de Rabelais, elle s'était abaissée temporairement à 26,5 % alors qu'elle remonta plus tard à 29 %. Quant au séjour moyen il était toujours de longue durée : un peu supérieur à 40 jours.

Avec Rabelais, un seul chirurgien exerçait ses fonctions à l'hôpital. Benoît Du Clusel, engagé le 29 août 1529, fut son adjoint pendant sa période lyonnaise et resta encore trois années après son départ. Sa rémunération était plus élevée que celle du médecin : 50 livres par an, nourri et logé à l'hôpital, mais ses charges étaient plus importantes et sa responsabilité plus grande. Les actes chirurgicaux auxquels il devait faire face étaient très variés, allant de l'incision d'un anthrax, à l'amputation, et même parfois la trépanation. Il ne pensait pas que les malades de l'Hôtel-Dieu, mais également ceux de l'Aumône générale, c'est-à-dire l'hôpital de la Chanal, et de Sainte-Catherine qui en dépendaient. Il était en même temps barbier, chargé de "*tondre et faire le poil*" à tous les hommes de l'hôpital. Le matériel médical dont il pouvait disposer était sommaire, comme le montre l'inventaire de 1543 qui fait état de deux spéculums matris, un spéculum auris, un baïllon pour ouvrir la bouche, une trépanne à deux manches mobiles et 14 pièces, ainsi qu'un élévatoire pour le traitement des embarrures.

Bien qu'il n'en soit pas fait mention dans cet inventaire, il faut ajouter que Rabelais redécouvrit deux instruments chirurgicaux inventés par Galien, et tombés dans l'oubli au Moyen-Age. Ils figurent en effet pour la première fois dans la traduction donnée par Jean Canape, candidat malheureux à la succession de Rabelais, du "*Sixième Livre de la méthode thérapeutique de Claude Galien*" publié chez François Juste en 1537, avec la mention : "*figuré par l'invention de M. Francoys Rabelais, docteur en médecine*".

Le *glossocomion*, qui sera repris plus tard par Ambroise Paré, désignait un appareil d'extension et de contre-extension pour la réduction des fractures du fémur et le *syringotome*, destiné à la cure des hernies étranglées, qui se composait d'un tube fendu dans lequel coulissait une tige terminée par un crochet tranchant (le dessin représente deux tubes symétriques, l'un pour le côté droit, l'autre pour le côté gauche).

Pourtant très attaché à Lyon, Rabelais est de tempérament volage, et vers la fin de 1533 il abandonne une première fois, sans autorisation, son service hospitalier pour accompagner à Rome le cardinal Jean du Bellay, qui venait d'Angleterre et avait besoin d'un médecin pour soigner sa sciatique. Ils arrivent à Rome le 24 décembre 1533 et Rabelais va y séjourner jusqu'à la fin avril de l'année suivante, reprenant tout naturellement son service à l'Hôtel-Dieu comme si rien ne s'était passé.



En septembre 1534, il réédite chez Sébastien Gryphe la *Topographie de la Rome antique* de Marliani. Dans l'épître-dédicace en latin, il cite Lyon comme siège de ses études : *Ubi sedes est studiorum meorum*.

C'est au cours de l'année 1534, à une date qui n'a pu être précisée, qu'il fait paraître chez François Juste la suite historique - mais non chronologique - de son *Pantagruel* : *La vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel*, le seul exemplaire connu étant conservé à la Bibliothèque Nationale.

Il s'était inspiré d'une publication lyonnaise de 1532, relative aux *Grandes et inestimables chroniques du grand et énorme géant Gargantua* plus connue du populaire sous le nom de *Chronique gargantaine*, et attribuée par certains à Rabelais lui-même.

La publication de *Gargantua* dut, en tout cas, coïncider avec "l'affaire des placards" où, dans la nuit du 17 au 18 octobre 1534, des affiches contre la messe, le pape et ses cardinaux furent placardées dans les carrefours parisiens et, à Amboise, jusque sur la porte de la chambre de François 1er.

Certains ont avancé que ce furent les suites de cette affaire qui poussèrent Rabelais à quitter Lyon une seconde fois, ayant publié au début de l'année 1535 son almanach pour l'année nouvelle où il se déclare désormais "médecin du grand hôpital dudit Lyon".

Dans les archives municipales de la ville, on a retrouvé les délibérations des recteurs, assemblés pour décider du remplacement de "Maistre Rabellays qui s'est absenté".

Trois réunions furent nécessaires :

- Une première, le 14 février 1535 où trois médecins font acte de candidature : maistre Charles, sans doute Charles Des Marais chez qui Rabelais avait pu observer un caméléon (Quart-Livre, Chapitre 2 et Cinquième Livre Chapitre 30), ainsi que les Maistres Du Castel et Canape.

- Une deuxième le 23 février où l'on indique plus nettement que Rabelais a "habandonné ledict hospital sans advis ne prendre congé". Pierre Durant estime qu'on peut encore attendre son retour "jusques après Pasques, car il a entendu que ledict Rabellays est à Grenoble et pourra revenir".

D'autres sont plus pressés, d'autant que Maistre Du Castel est très soutenu par Monseigneur de Montrotier, dont l'influence est considérable, puisqu'il "donne chacun

an audict hospital trois cens livres tournois". Trois semaines passent et Rabelais n'est toujours pas revenu.

- C'est lors de la troisième réunion du 5 mars que l'on prend la décision : l'élection de Pierre Du Castel, d'autant plus alléchante qu'il accepte des gages réduits à 30 livres par an (au lieu de 40).

On ne sait pas de façon certaine où se réfugia Rabelais après son départ : certains ont pensé qu'il était allé dans le Poitou chez son ami Geoffroy d'Estissac ; d'autres, qu'il se cacha à Grenoble chez François de Vachon "*président à mortier*", esprit libéral, ami des arts et des belles lettres.

Quoiqu'il en soit Rabelais est de retour à Lyon en mai 1535 où il publie la deuxième édition de son Gargantua. A la mi-juillet il repart pour Rome avec Jean du Bellay et y séjourne jusqu'en mai 1536.

A propos des séjours de Rabelais à Rome, il faut noter que, pour éviter toute indiscretion, il envoyait son courrier à Lyon par l'intermédiaire d'un libraire de ses amis, Michel Parmentier, installé "*A l'escu de Bâsle*", qui lui servait de "boîte aux lettres". C'est ainsi que Geoffroy d'Estissac recevait régulièrement une sorte de journal adressé par fragments. A partir de cette époque, il va revenir souvent à Lyon, en-dehors bien entendu de toute affectation hospitalière, mais on pense pourtant qu'il y exerce encore la médecine.

La même année, Rabelais retourne à Montpellier pour y être reçu docteur en médecine le 22 mai 1537, puis il repasse à Lyon, et, sans doute en juin 1537, va réaliser la dissection fameuse relatée par Etienne Dolet, dans un recueil de poèmes latins : "*Carminum Libri Quatuor*", publié en 1538 chez Sébastien Gryphe.

Une trentaine de vers font état de cette dissection dont on ne sait où elle fut réalisée, puisqu'il n'existait pas à Lyon de "théâtre anatomique", celui de Montpellier n'ayant été créé qu'en 1556.

L'intervention de Rabelais dans cette besogne jugée infamante pour un médecin doit être soulignée. Elle s'inscrit dans une réaction naturelle contre l'ignorance, et les dangers de la séparation de la théorie et de la pratique. N'est-ce pas Vésale qui, en 1543, s'élèvera contre ces abus dans son "*De Humani Corporis Fabrica*" ? :

"L'abandon aux barbiers de toute la pratique fit non seulement perdre aux médecins toute connaissance réelle des viscères, mais aussi toute habileté dans la dissection, à tel point, cela va de soi, qu'ils ne s'y livrèrent plus".

Rabelais n'est peut être pas de ceux-là, mais on n'a pas la preuve qu'il disséqua lui-même. On sait seulement qu'Etienne Dolet fit ses louanges en faisant parler le supplicié, tout fier de finir sous le scalpel d'un illustre personnage :

*"On 'm'expose en public spectacle,
On me dissèque. Un très savant médecin montre
Cette belle, adroite ordonnance
Dont la Mère de tout façonna le corps d'homme.
Le corps disséqué se fait voir
D'une foule admirant cette masse charnelle
Construite d'un si beau travail...
Les flots de l'honneur m'environnent".*

Rabelais va encore séjourner à Lyon à de nombreuses occasions, comme en 1538, lors de la mort de son fils naturel, âgé de deux ans, qui fut révélée dans les poésies latines du *"très docte et vertueux Boissoné"* adressées à son fils défunt :

"Dans ce sépulcre repose le petit Théodule, petit de corps, mais grand par son père. Lyon est sa patrie, Rabelais est son père. Qui ne connaît ni Lyon ni Rabelais ignore deux grandes choses en ce monde".

Il est peut-être apocryphe *"l'épître du lymosin de Pantagruel"*, apparu pour la première fois dans l'édition de Jean Martin (Lyon 1558), mais il est tellement charmant qu'il nous offre probablement une peinture assez réelle du lieu de délices que représentait Lyon pour les étrangers. Ecrit en latin francisé, il est adressé à un *"sien amicissime, résident en l'inclyte et famosissime urbe de Lugdune"* et on peut le traduire très approximativement de la façon suivante : "tu voles à Lyon de plaisirs en plaisirs ; les festins y sont dignes des Dieux et la *"dape ambrosienne ne manque point"*. Pour te reposer tu vas dans une campagne ravissante où tu peux écouter *"la douce cantilène"* des oiseaux, ou suivre des yeux la course des *"nymphes des bois, dryades et nayades"*. *"O deux, trois fois très félice la vie"* que tu mènes à Lyon !

On comprend que Rabelais vint souvent à Lyon, même longtemps après ses années hospitalières, fécondes à la fois pour son œuvre médicale et littéraire. Son humanisme avait trouvé en la médecine un prolongement de la connaissance de l'homme. L'auteur de Gargantua et de Pantagruel doit également à Lyon, la ville la plus mercantile et la plus littéraire de l'Occident au milieu du XVIe siècle, une part de sa gloire universelle.

N'oublions pas que c'est grâce à ses années lyonnaises que Rabelais devint rapidement docteur en médecine, l'équivalent de maître ou de professeur, sans avoir gagné la licence, pour laquelle il fallait six ans d'études théoriques et six mois de stage pratique, alors qu'il n'avait obtenu à Montpellier que le simple titre de *"bachelier en médecine"*.

Le grand Hôtel-Dieu de Lyon peut être fier d'avoir eu à son service un des plus grands écrivains français. En 1953, comme rien à l'hôpital n'évoquait le souvenir du grand homme, on fit graver une médaille commémorative du centenaire de sa mort.

Depuis cette époque, un médaillon en bronze à son effigie, placé sous le cloître de la cour d'entrée de l'Hôtel-Dieu, rappelle aux passants le souvenir lyonnais de François Rabelais. Il est dommage qu'il n'ait pas représenté sur son revers le vieil hôpital, mais uniquement le "pont du Rhône", construit en aval, et désormais bien oublié des Lyonnais qui n'ont pas su le conserver.



BIBLIOGRAPHIE

- BERTRAND A. Le séjour de Rabelais à Lyon. 1 Vol., 61 pages. A. Storck imp., Lyon 1891.
- COLLOD DE CHANTEMERLE. Un exemplaire de l'Hippocrate de Rabelais ; édition princeps de 1532 chez Gryphius. *Lyon Méd.*, 1972, 227, 1, 21-25.
- COLLY M. Rabelais, médecin de l'Hostel-Dieu. Lyon et la médecine (p. 117-124), 1 Vol., 375 pages. Numéro spécial de la *Rev. Lyon de Méd.*, 1958, 7, 22.
- DAGIER E. Histoire chronologique de l'hôpital général et grand Hôtel-Dieu de Lyon. Tome 1, 1 Vol., 462 pages. M.P.Rusand Imp., Lyon, 1830.
- DRIVON J. L'Hôtel-Dieu au temps de Rabelais. *Lyon Méd.*, 1904, 103, 40, 545-554 ; *Lyon Méd.*, 1904, 103, 41, 571-581 ; *Lyon Méd.*, 1904, 103, 42, 630-641.
- GRIMOUD P. Les années médicales lyonnaises de Rabelais. *Thèse Méd. Lyon*, n° 166, 20.6.1990, 1 Vol., 99 pages, l'Atelier Edit., Oullins, 1990.
- NOTTER A. Rabelais (ses éditeurs, imprimeurs lyonnais). *Conf. d'Hist. de la Méd.*, (Cycle 1986-1987) p. 79-92. Fondation M. Mérieux Edit., Lyon, 1987.
- ROUSSET J. Recueil de documents graphiques concernant l'histoire de la médecine à Lyon, 1 Vol., 224 pages, Imp. de Trévoux, Edit., 1959.
- SAULNIER V.L. Lyon et la Médecine aux temps de la Renaissance
Lyon et la Médecine (p. 73-83), 1 Vol., 375 pages.
Numéro spécial de la *Rev. Lyon. de Méd.*, 1958, 7, 22.
- SAULNIER V.L. Une dissection de Rabelais célébrée par Etienne Dolet.
Lyon et la Médecine (p. 84-86), 1 Vol., 375 pages.
Numéro spécial de la *Rev. Lyon. de Méd.*, 1958, 7, 22.

SUMMARY

From November 1532 to February 1535, Rabelais practiced as a doctor at the "great Hôtel-Dieu of Lyons" even though, officially he was only "bachelor in medicine". The hospital could contain about 180 patients who were lying 74 beds.

*Meanwhile, Rabelais published two works which made him famous : **Pantagruel** (1532) and **Gargantua** (1534). Lyons was the third world-wide town for books, with its 400 printing houses, which attracted most of the writers of this age. Thus, the medical years in Lyons were the most fruitful for Rabelais, for his medical as well as his literary works.*